Cahiers de l'Urmis

1 | 1995

Notes et travaux sociologiques

Jean-Claude Passeron, *Le raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*

Paris, Nathan, 1991

Valérie Erlich

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/urmis/432>

DOI : 10.4000/urmis.432

ISSN : 1773-021X

Éditeur

Urmis

Édition imprimée

Date de publication : 5 juin 1995

Pagination : 88-93

ISSN : 1287-471X

Référence électronique

Valérie Erlich, « Jean-Claude Passeron, *Le raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel* », *Cahiers de l'Urmis* [En ligne], 1 | juin 1995, mis en ligne le 15 janvier 2002, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/urmis/432> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/urmis.432>

Les contenus des *Cahiers de l'Urmis* sont disponibles selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Notes de lecture

Passeron (Jean-Claude). - *Le raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*. Paris, Nathan, 1991, 408 p.

par Valérie Erlich

Allocataire-moniteur - UNSA
S.O.L.I.S - Nice

Depuis une vingtaine d'années, J.-C. Passeron poursuit la réalisation d'une oeuvre épistémologique qu'il avait commencée dans les années soixante dans *Le Métier de sociologue* avec P. Bourdieu et J.C. Chamboredon (Mouton, 1968). Les auteurs montraient alors que la sociologie pouvait être une "science comme les autres". Face aux débats théoriques et méthodologiques de cette époque, ils marquaient le rattachement à l'esprit scientifique des principes de connaissance du social. Dans *Le raisonnement sociologique*, J.C. Passeron dépasse ce diagnostic enthousiaste, et mène une réflexion constructive qui interroge le "comment" d'une activité de connaissance. C'est à un débat de la scientificité des sciences humaines et sociales, que s'expose son oeuvre, ainsi qu'à la thèse de la "réfutabilité" de Karl Popper, tant débattue dans les réflexions épistémologiques¹.

Peut-on parler de science en sociologie ? Se différencie-t-elle de l'esprit scientifique des sciences de la nature ? Ces questions qui ont alimenté les débats philosophiques sur la nature des sciences humaines pendant des décennies, J.-C. Passeron les pose à nouveau. Ses analyses ne conduisent pas à conclure qu'une sociologie scientifique serait infaisable et avec elle tout travail scientifique, mais l'auteur refuse d'assimiler le statut des sciences sociales à celui des sciences de la nature. Ses conceptions s'éloignent ainsi de P. Bourdieu, pour qui la sociologie "paraît avoir toutes les propriétés qui définissent une science". Et ce n'est pas parce qu'il y a "des systèmes cohérents d'hypothèses, des concepts, des méthodes de vérification, tout ce que l'on attache ordinairement à l'idée de science", (P. Bourdieu, "La sociologie est-elle une science ?", *La Recherche*, 1980, n°112, p. 739), que pour autant la sociologie est une science. Pour J.-C. Passeron, aucune forme du travail scientifique ne détient le monopole de l'esprit scientifique. Plutôt que d'entrer dans ce dilemme, il préfère postuler un statut épistémologique propre aux sciences sociales et examiner si les notions reçues par les sciences de la nature comme celles de réfutation et d'expérimentation sont applicables à la sociologie. C'est à l'analyse pop-

¹ Sous le titre *Le raisonnement sociologique*, se trouvent réunis des publications, des interventions lors de séminaires et des textes plus ou moins anciens de J.-C. Passeron. En fin d'ouvrage, des propositions récapitulatives servent de conclusions théoriques à l'ouvrage. Les textes auxquels nous nous référons sont principalement ceux qui engagent une réflexion épistémologique sur le statut des sciences sociales en général.

périenne de la "réfutabilité" qu'il se réfère plus particulièrement.

Pour K. Popper, toute loi scientifique a un statut hypothétique et se présente sous la forme d'une proposition universelle énoncée sur le mode apodictique (*La logique de la découverte scientifique*, Payot, 1973). Il en résulte qu'aucune théorie ne peut être considérée comme établie et est toujours susceptible d'être remise en cause. Un énoncé universel ne peut être justifié à partir d'un ou plusieurs énoncés particuliers, mais il peut être réfuté par l'un d'eux. Cent mille cygnes blancs ne prouvent pas que tous les cygnes sont blancs, et il suffit d'un cygne noir pour que la loi "tous les cygnes sont blancs" soit infirmée. La connaissance pour K. Popper procède donc par "conjectures et réfutations", l'effort de connaissance se concentrant sur la falsifiabilité des théories, qui devient le critère de la scientificité. Les critères poppériens sont-ils applicables dans les sciences sociales ? Que peut faire le sociologue ? Doit-il déclarer que ses résultats ne sont pas réfutables alors même que le débat scientifique assure sa synonymie dans la réfutabilité, ou doit-il au contraire déclarer la réfutabilité de ses résultats et se "draper dans la toge rigide de la référence poppérienne" ? La thèse des propositions de J.-C. Passeron repose sur la conception suivante : la sociologie et à travers elle, les sciences sociales, énoncent leurs propositions ailleurs que dans l'espace logique du raisonnement expérimental, dans un espace assertorique non-poppérien.

J.-C. Passeron s'efforce de décrire les obstacles auxquels se heurte le raisonnement sociologique pour parvenir au rang de raisonnement scientifique. Selon lui, la vulnérabilité des sciences anthropologiques, tient avant tout à une série de bases empiriques qui les détournent du raisonnement expérimental : d'une part, le raisonnement sociologique énonce des informations sur le cours historique du monde, qui est rebelle à l'expérimentation et aux formes d'argumentation qui en décalquent le modèle ; d'autre part, les conditions de l'observation historique excluent les généralisations et la mise en oeuvre de lois générales, puisque celle-ci a affaire à des configurations non reproductibles qui ne peuvent se répéter régulièrement dans un contexte présumé constant et être répétées intégralement ; enfin, le raisonnement sur le cours historique du monde ne peut décrire des faits qu'en se référant explicitement au contextualisateur de l'interprétation, c'est-à-dire au contexte spatio-temporel des phénomènes observés. Ainsi, aucune théorie portant sur le monde historique ne peut "fonctionner" comme un paradigme scientifique, c'est-à-dire sous la forme d'un savoir cumulatif.

La fragilité conceptuelle des sciences sociales relève également, selon J.-C. Passeron, des conditions sociales dans lesquelles doit s'exercer l'énonciation sociologique. Le statut logique des mots de la langue sociologique empêche même provisoirement de stabiliser un langage protocolarisé de description et d'interprétation du monde historique (au sens des énoncés protocolaires de R. Carnap), comme on peut le faire en décrivant des mondes matériel ou biologique. Parce que les concepts de la langue sociologique sont soit trop théoriques (concepts polymorphes), ou trop particuliers pour permettre la généralisation (concepts sténographiques), "le lexique scientifique de la sociologie est un lexique infaisable". L'opération conceptuelle à laquelle se réfère la langue sociologique se présente

comme un mixage opératoire entre "noms propres" et "noms communs", entre langue artificielle et langue naturelle. Les sciences anthropologiques ne peuvent donc énoncer leurs propositions finales qu'en langue naturelle, le recours aux langues artificielles ne pouvant être que momentané, puisque les énoncés doivent toujours être retraduits après usage en langue naturelle, pour faire assertion sur le monde historique. Pour illustrer cette argumentation, J.-C. Passeron prend exemple sur les langages statistiques : soit on recourt au raisonnement expérimental que suggère un tableau statistique autonomisé de tout contexte au risque même d'un contre-sens, soit on recourt au raisonnement sociologique en référant au contextualisateur de l'interprétation. La vigilance du sociologue et du statisticien doit être requise dans l'interprétation des données afin de se prémunir contre ce que J.C. Passeron nomme l'"illusion expérimentaliste" de "ce que dit un tableau et ce qu'on en dit". L'énonciation statistique des effets croisés peut bien s'opérer en oubliant la structure de la population de référence, mais l'interprétation des variations, ne peut s'effectuer qu'en restituant aux différentes valeurs prises par une variable, les sens différents qu'elles prennent dans le contexte réel.

Ce sont les bases du raisonnement sociologique qui sont indissociables d'une sémantique naturelle et de coordonnées spatio-temporelles, elles-mêmes inhérentes à toute description du monde historique, qui définissent l'usage que l'on peut faire de ce raisonnement : le raisonnement sociologique dans l'analyse passeronienne est un raisonnement de l'"entre-deux", qui se caractérise par un va-et-vient argumentatif entre raisonnement expérimental et raisonnement naturel. "C'est cela, faire de la sociologie" ajoute J.-C. Passeron. On aura compris qu'une sociologie scientifique, relève selon l'auteur, d'une autre forme de mise en oeuvre de l'esprit scientifique que celle qu'illustrent les sciences de la nature. Le type de scientificité dont il traite est celui des sciences empiriques de l'interprétation. Bien sûr J.-C. Passeron n'est pas le premier à avoir conçu les théories anthropologiques comme des théories interprétatives. Il ne faut cependant pas confondre selon lui, l'interprétation avec la théorie interprétative. La première, à laquelle se réfère K. Popper, intervient après l'observation empirique dont elle ne transforme ni les protocoles, ni les résultats, se contentant d'abonder ou de paraphraser leur sens, à moins qu'elle ne soit herméneutique ou interprétation libre. A contrario, une théorie interprétative engendre de nouvelles connaissances et une nouvelle organisation de l'observation historique. Mais reste à savoir quelle conclusion on tire de la différence logique entre théorie nomologique caractérisant les sciences de la nature et théorie interprétative, construite sur la base de la comparaison historique. C'est pourquoi J.-C. Passeron esquisse une description des formes de l'intelligibilité des théories interprétatives.

Il présuppose qu'il est possible de distinguer en sociologie comme dans tout raisonnement scientifique trois formes de l'énonciation : les énonciations d'"informations" minimales sur le monde empirique, les "effets de connaissance" susceptibles de produire des opérations de re-conceptualisation sur ces informations de base et les "effets d'intelligibilité", que produit la reconstruction systématique des effets de connaissance dans une théorie. Or, du fait des particularités des langages de des-

cription du monde historique, les re-conceptualisations qui mènent aux effets d'intelligibilité théorique sont en sociologie et plus généralement dans les sciences sociales de l'ordre de l'interprétation. Puisque aucun énoncé historique ne peut se comprendre sans contextualisateur, l'universalité des propositions générales des sciences humaines est de l'ordre de l'universalité numérique et jamais de l'ordre de l'universalité au sens strict selon la distinction poppérienne des deux sens logiques employés dans les propositions universelles. Pour K. Popper, seuls les énoncés universels au sens strict ou "énoncés à propos de tous" comme il les nomme, répondent aux exigences logiques de la mécanique falsificatrice, car ils portent sur un nombre illimité de cas et peuvent être démentis par un seul énoncé existentiel singulier. A contrario, une proposition numérique universelle est celle dans laquelle les énoncés ne se réfèrent qu'à une classe finie d'éléments spécifiés dans une région spatio-temporelle limitée. Cette seule différence suffit à exclure les théories sociologiques de la falsifiabilité au sens de K. Popper dès lors que l'on applique rigoureusement sa définition de l'universalité, mais elle ne les soustrait pas pour autant de l'univers empirique.

Selon J.-C. Passeron, l'administration de la preuve ne peut jamais revêtir complètement en sociologie la forme logique de la "falsification" au sens poppérien, puisqu'elle exclut une délimitation stricte des "conditions initiales" de l'observation et la reproductibilité du phénomène. Quand on confronte un modèle à l'observation historique, on peut seulement constater lors du retour à l'enquête une distance ou une proximité entre les valeurs numériques théoriquement attendues par le modèle et les valeurs empiriquement constatées. Mais une confirmation tendancielle ou probabilitaire n'a pas la force de la réfutation au sens poppérien. A l'encontre de K. Popper qui promet un avenir nomologique aux sciences sociales pourvu qu'elles abjurent tout "historicisme" (*Misère de l'historicisme*, Paris, Plon, 1956), J.-C. Passeron reconnaît donc d'autres formes de vulnérabilité empirique qui organisent la scientificité d'un discours sur le monde. On peut trancher du faux et du vrai sur des énoncés sociologiques ou historiques d'observation, mais ces énoncés n'ont pas pour fonction, lorsqu'ils sont vérifiés, de réfuter des propositions universelles. La grille conceptuelle et interprétative de description du monde historique connaît en fonction de son degré de protocolarisation des degrés différents d'exigence qui constituent la force démonstrative d'un raisonnement naturel, reposant sur des opérations qui ne relèvent que de l'exemplification. Pour rendre compte méthodologiquement des formes de l'exemplification mises en oeuvre dans le raisonnement sociologique, et surtout pour les utiliser au mieux, il faut d'abord admettre que le raisonnement sociologique ne peut sortir complètement de l'espace du raisonnement naturel.

J.-C. Passeron en conclut que le lieu où le raisonnement sociologique construit ses présomptions se situe bien dans un espace assertorique non-poppérien, c'est-à-dire qu'elles ne peuvent être vraies universellement et intemporellement. La comparaison historique, qui exclut l'expérimentation, ne peut donner à ses conclusions que le statut logique de la présomption (supposition tenue pour vraie dans la pratique jusqu'à preuve du contraire), distincte d'une méthodologie de la nécessité. La

nécessité qu'assertent des énoncés expérimentaux portant sur le monde empirique supposant la clause "toutes choses étant égales par ailleurs" dans un espace apodictique tel que l'a défini K. Popper, ne peut jamais être maîtrisée rigoureusement dans l'observation du cours du monde historique. Autrement dit, le monde historique c'est le monde logique des assertions possibles et non le monde logique des assertions nécessaires. Cela n'empêche pas que l'on parle encore de science. L'identification de l'espace assertorique du raisonnement sociologique comme espace non-poppérien n'est finalement qu'une manière de dire sa spécificité et sa différence par rapport à l'espace logique où se définit la "réfutabilité" des propositions théoriques propres aux sciences nomologiques.

Dans ces textes décrivant quelques uns des mouvements descriptifs et argumentatifs du discours sociologique, le raisonnement à l'oeuvre dans la synthèse ou la comparaison historique, la lecture minimale ou interprétative d'un tableau statistique, l'énonciation de régularités tendancielles valables dans un contexte ou une période..., J.-C. Passeron a tenté de mettre en lumière le rôle constitutif de l'interprétation conceptuelle dans le sens assertorique de tout énoncé portant sur le monde historique, en même temps que la forme particulière de référence à l'empirie qui en découle et qui, seuls peuvent distinguer un énoncé sociologique d'un énoncé empirique, mais aussi un énoncé sociologique d'une intuition littéraire. On peut résumer l'objet de la réflexion de J.-C. Passeron en deux questions : A quelles conditions et sous quelles contraintes les sciences de l'homme et de la société peuvent-elles fonctionner comme des sciences empiriques ? Comment se définit l'espace logique où prend son sens la valeur démonstrative du raisonnement sociologique tel que l'utilisent toutes les sciences sociales ? En fait, l'auteur dénuce la forme logique de tout raisonnement sociologique et plus généralement de tout raisonnement ayant cours en sciences sociales. Son originalité est de reconnaître un régime logique et épistémologique propre aux sciences anthropologiques. J.-C. Passeron a voulu montrer que l'espace assertorique du raisonnement sociologique comme espace non-poppérien n'est finalement qu'une manière de dire sa spécificité et sa différence par rapport à l'espace logique poppérien où se définit la "réfutabilité" des propositions théoriques propres aux sciences nomologiques. Il ne s'agit pas pour autant de présenter l'espace du raisonnement sociologique comme un espace sans contact avec l'espace poppérien, puisque les sciences sociales contiennent des moments du raisonnement expérimental, mais de redéfinir un espace susceptible de prendre acte des contraintes logiques auxquelles sont soumises les sciences sociales et de pouvoir les restituer au sein des théories scientifiques. L'épistémologie poppérienne n'est pas négative dès lors qu'elle s'expose aux sciences exactes, qui furent faut-il le rappeler l'objet des réflexions de K. Popper. La lecture de ses oeuvres n'est donc pas inutile aux chercheurs des sciences de l'homme et de la société, mais ces derniers doivent se garder, selon J.-C. Passeron, de toute application mécanique de ses concepts.

Après lecture, il faut bien avouer cependant que certains points restent encore à éclaircir ou à démontrer. L'argumentation de J.-C. Passeron fait rarement référence à des données empiriques, lesquelles, lorsqu'elles sont présentées, sont peu

détaillées et s'en tiennent aux propres objets de recherche de l'auteur sur la réception des oeuvres culturelles. En outre, ces données empiriques font une large place aux méthodologies quantitatives et aux statistiques, mais fort peu aux méthodologies qualitatives et aux discours des acteurs eux-mêmes. On pourrait également lui reprocher de ne se référer qu'à des auteurs classiques tels M. Weber ou E. Durkheim (le plus souvent pour s'en éloigner), et de négliger les apports d'auteurs plus contemporains, et aussi plus proches d'un point de vue épistémologique. Ainsi comme le constate J. Lautman (*Revue française de Sociologie*, 1992, XXXIII-3, p.463-468), J.-C. Passeron "ne cite guère un bon auteur", tel R. Boudon qui avait déjà repéré il y a près de vingt ans le caractère contraignant des démonstrations sociologiques et en particulier l'impasse que pouvait constituer la recherche de lois générales et de facteurs dominants du changement (*Effets pervers et ordre social*, PUF, 1979). Plus récemment, on pourrait citer d'autres auteurs comme J.-G. Padioleau, pour lequel "la nature stochastique (aléatoire) semble pratiquement inséparable de l'idée d'action sociale" (*L'ordre social, L'Harmattan*, 1986). Enfin, on peut reprocher à J.-C. Passeron de ne se référer qu'au modèle épistémologique "poppérien" des sciences exactes et d'ignorer d'autres conceptions "non poppériennes" de l'épistémologie, telles celles de Kuhn, Lakatos ou Feyerabend.

La réflexion épistémologique des sciences et la spécificité des sciences sociales n'est pas nouvelle. Cependant, comme le rétorque J. Lautman, les éléments qu'apporte J.-C. Passeron entendent aller bien au-delà et si parfois ils peuvent lasser le lecteur, on pourra lui rétorquer qu'il ne saurait faire de la sociologie ou de l'histoire sans s'interroger sur le statut de la science ou des sciences qu'il entend étudier. Cette lecture résumée de l'oeuvre de J.-C. Passeron, - espérons-le -, vise à contribuer à la réalisation même du vœu de l'auteur, tel qu'il l'exprime lui-même dans ses conclusions :

"L'analyse épistémologique ne saurait prescrire, sauf à se déjuger en se faisant philosophie de la connaissance ou prédiction vaine, comment il faut faire de la sociologie. Mais elle peut tenter de montrer aux sociologues ce qu'ils font réellement quand ils travaillent dans le cadre d'une recherche empirique dont ils se réclament. Autrement dit, elle peut au moins empêcher le chercheur en sciences sociales de se leurrer sur le statut logique de ses démarches descriptives et probatoires et, du coup, le dispenser de mimer l'impossible (...)", (p. 358).